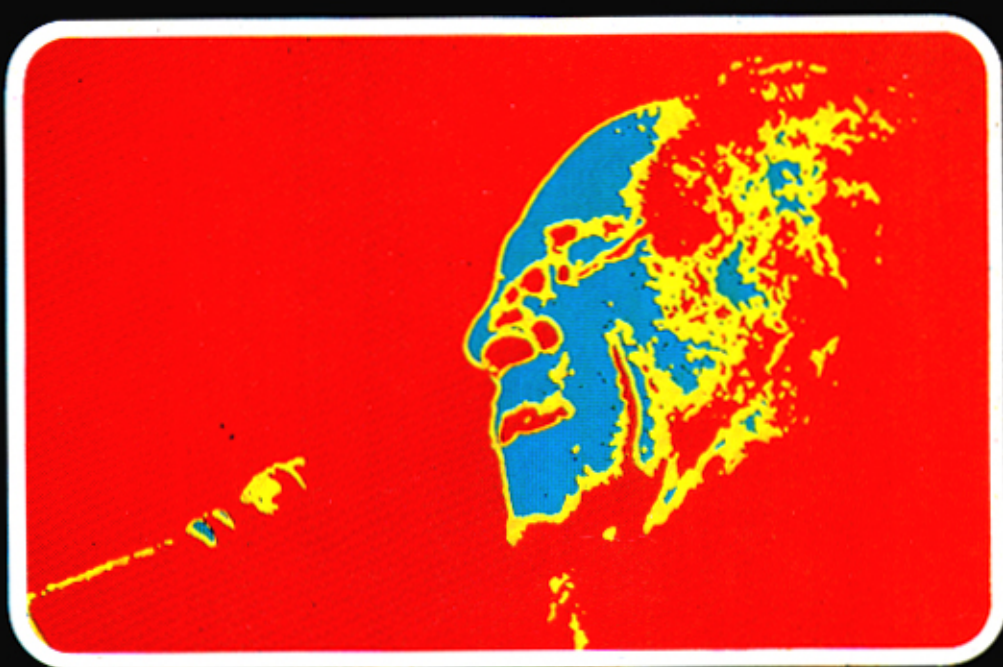
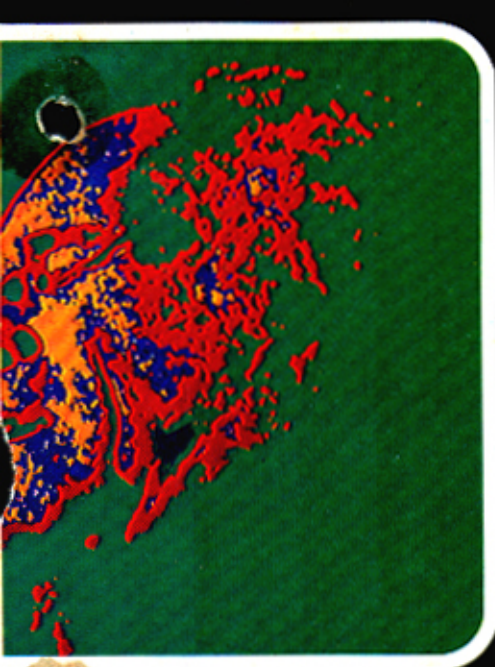


Tout seul  
sur la scène de l'Olympia,  
entouré de quelques-uns de ses  
pairs sur celle de la Mutualité,  
c'est Léo Ferré.





# la tête des autres

On reparle beaucoup de Léo Ferré ces dernières semaines. Il vient d'effectuer à l'Olympia une « rentrée » fort remarquée. Et de réaliser un de ses vieux rêves : la parution de « La Chanson Du Mal Aimé ». Textes de Guillaume Apollinaire, musique symphonique composée et dirigée par Léo Ferré. Tout

ceci n'a pas empêché Léo de créer une dizaine de chansons nouvelles, présentées dans son tour de chant de deux semaines pour lui tout seul. Ajoutons à cela la participation de Léo Ferré à un récent « gala » (que ce mot est ridicule!) contre la peine de mort, avec « de nombreuses vedettes », au Palais

des Sports. Ce sont là autant de raisons/ occasions pour nous de le saluer une nouvelle fois.

A cinquante-six ans, Léo Ferré en effet continue d'étonner, de déranger souvent, de scandaliser parfois. C'est un signe de santé. Tout le monde l'a remarqué, du moins les gens qui ont des



oreilles pour entendre : Mai 68 l'a rajeuni et a même marqué pour lui « le début d'une seconde carrière ». Plusieurs de ses chansons parues en fin 67 (« Salut Beatnik », « Ils Ont Voté », « La Marseillaise », etc.) prirent alors, rétrospectivement, une couleur étrangement prophétique. Mais nous ne sommes pas ici pour faire de la nostalgie de barricades. Simplement pour noter qu'à l'occasion de cette insurrection manquée, l'œuvre de Léo Ferré voyait en partie son accomplissement dans les faits. L'année suivante, une grande tournée en France et aussi en Italie, en Suisse et en Belgique lui permit de constater que ceux qui venaient l'écouter étaient, en moyenne, de plus en plus jeunes.

Aujourd'hui, Léo Ferré reste un sujet de controverses passionnées, y compris et même surtout, justement, auprès du public des jeunes. Les uns le fustigent, lui reprochant de ne pas être assez « disponible » (il se sauve par les coulisses dès la fin d'un spectacle et ne reste plus comme avant pour discuter avec les types qui en ont tant envie), il « gagne du fric sur le dos de la Révolution » (critique gauchiste-militante souvent entendue); les autres l'adorent : il est le seul de « nos » chanteurs à parler de ce qui se passe vraiment en France, il s'est laissé pousser les cheveux longs, il s'est fait accompagner par un groupe pop, il prend des risques avec la censure, il n'a pas peur, etc.

Brel s'est retiré de la Chanson et n'est plus, à l'écran, que l'ombre de lui-même ; Brassens est une institution : on l'aime bien, certes, mais on ne le discute plus. Tandis que Ferré, personne ne reste indifférent à son sujet ; il excite toujours...

Et le revoici à l'Olympia. Seul à l'affiche. Sans orchestre, ni « pop » ni autre, rien « que » son fidèle Popaul, le merveilleux pianiste aveugle, pour l'accompagner. Pas de programme de music-hall, non. Première partie : Léo Ferré ; deuxième partie : Léo Ferré encore. Tout de noir vêtu, les traits tirés, le visage émacié, à la fois émouvant et effrayant dans cette présentation si dépouillée. Au lever du rideau, on a même un peu peur pour lui. On se demande s'il ne va pas finir par se casser la gueule. Or, il n'en sera rien : Léo Ferré, pendant près de deux heures, « occupe » littéralement la scène. Mieux que cela : la seconde partie, foin de lassitude, sera encore plus forte et plus intense que la première. Quelques chansons anciennes (« Ni Dieu Ni Maître », « Avec Le Temps », « Rotterdam », « La Solitude », « Je Suis Un Chien ») souvent débitées sur les chapeaux de roues, avec un torrent fou de mots et d'éruptions entre lesquelles la douceur passagère étonne / détonne,

lui permettent de mettre l'assistance dans sa poche, pour mieux présenter les nouveautés. Parmi elles, une chanson sur le crachat (il faut oser un tel sujet!) ; c'est l'une des plus inconfortables à entendre. Déranger même l'auditeur qui aime vos chansons, ça c'est du grand art. Aussi, une chanson sur la mort, musique de Léo Ferré, texte (splendide) de Jean-Roger Caussimon. Déjà auteur de « Monsieur William » et de « Comme A Ostende » notamment, Caussimon est un poète qui gagne à être connu. On peut du reste l'entendre chanter ses propres œuvres sur un album Saravah (SH10.018) paru l'an dernier.

Ce spectacle de Léo Ferré, en forme de coup de poing levé, s'achève (en bis, prévu sans doute) sur une nouvelle diatribe politique, un truc encore plus fort que ce qu'il nous avait donné voici un an dans « La Solitude », et qui paraîtra dans un prochain album. En ressortant dans la rue après avoir entendu un tel texte, on a vraiment envie de tout casser. Envie seulement? Voire... « Les plus beaux chants sont les chants de revendication » dit ailleurs Léo.

### La Chanson du Mal Aimé

En attendant la parution de ces nouvelles chansons, une autre merveille signée Léo Ferré, d'un type tout différent, vient de sortir chez Barclay : c'est « La Chanson Du Mal Aimé » (réf. 80.463). Pourquoi, disions-nous en tête de cet article, un « vieux rêve » de Léo Ferré? D'abord parce que Guillaume Apollinaire est depuis fort longtemps l'un de ses trois ou quatre poètes préférés : « Apollinaire, dit-il, est le grand poète moderne. Il a tout inventé, dans le style, dans la voix, dans le choix des mots, dans les images. Il avait cette espèce de parole d'avant la parole, il parlait comme un grand oiseau sur la pierre. »

Cette sorte d'oratorio assez extraordinaire n'est pas une œuvre nouvelle. Léo en avait déjà écrit la partition complète en 1953. A l'époque il était allé, plein d'espoir, soumettre le projet au Service de la Musique de la RTF, comme elle s'appelait alors. Les « musiciens », responsables de ce service, qui le reçurent furent tout gentils, « bien corrects » avec Léo. Lurent-ils seulement la partition? Toujours est-il qu'ils ne la comprirent pas... et la refusèrent, oh poliment, au bout de six mois (il en faut, de la patience, dans ce métier). « Un soir de demi-brume à l'ombre  
« Un voyou qui ressemblait à  
« Mon amour vint à ma rencontre  
« Et le regard qu'il me jeta  
« Me fit baisser les yeux de honte ».

En avril 54, Léo eut tout de même une occasion de diriger « La Chanson Du Mal Aimé » en public. Elle lui fut offerte par... le Prince Rainier (incroyable mais

vrai) qui, l'ayant entendu chanter à « L'Arlequin », fut séduit au point de lui prêter l'Opéra de Monte-Carlo. Léo en profita pour y diriger aussi sa « Symphonie Interrompue », autre œuvre précédemment refusée.

Dans le disque, l'orchestre symphonique et les chœurs sont dirigés par le compositeur (devinette : passera-t-il à France-Musique?) qui en outre chante lui-même le long poème d'Apollinaire (45 minutes au total). Dans la partition originale au contraire, il était prévu de faire chanter le texte par différents chanteurs. Pourquoi ce changement? « J'ai voulu, explique Léo, faire en quelque sorte une lecture de ma musique. Comme un auteur dramatique n'est pas forcément comédien quand il lit sa pièce aux comédiens, de même je ne suis pas forcément chanteur quand je lis la musique que j'ai écrite sur le poème d'Apollinaire ». C'est pourquoi, quand vocalement cela devient impossible pour moi, je ne chante pas, mais je dis le texte, et je crois que cela le met en valeur ».

C'est là une technique chère à Léo Ferré ; même dans les chansons, il recourt souvent au récitatif pour donner plus de poids à certaines phrases-clés. Ce qui lui a été parfois reproché comme un procédé agaçant à l'occasion n'est peut-être que sa manière à lui d'aller jusqu'au bout de sa pensée et de son désir d'expression totale. Ainsi de ses apostrophes vocales plaquées sur la musique. Nul n'est tenu d'approuver sans réserve cette sorte d'intransigeance, mais il se trouve que dans le cas très particulier du « Mal Aimé » au moins, les parties récitatives offrent un contrepois heureux au chant et à l'orchestre, dans ces vers répétés sur un ton changeant à quelques sillons de distance :

« Voie Lactée ô sœur lumineuse  
« Des blancs ruisseaux de Chanaan  
« Et des corps blancs des amoureuses  
« Nageurs morts suivrons-nous d'ahan  
« Ton cours vers d'autres nébuleuses ».

Léo Ferré donne ici son interprétation purement personnelle : « La voie lactée, c'est le foutre. Quelle merveilleuse image pour le sperme! C'est tout le système de la génération... C'est très facile, bien sûr, d'avoir une idée préconçue. Mais la vérité, c'est toujours le mensonge de quelqu'un, et inversement le mensonge, la vérité de l'autre. Je n'ai sans doute pas tout trouvé. Il n'y a que lui qui comprenait bien ce qu'il écrivait... Pour moi, je voudrais parler avec Apollinaire et qu'il me raconte sa chanson ». A défaut de pouvoir rencontrer le poète disparu, Léo s'est mis autant qu'il le pouvait dans la peau du personnage. On le voit par exemple, sur des photos à l'intérieur de la très belle pochette (pour une fois, bravo Barclay), travaillant dans l'appartement du Bou-

levard Saint-Germain où Apollinaire passa les dernières années de sa vie. Et ce « Mal Aimé » est, avec les poèmes d'Aragon comme « L'Affiche Rouge », la plus belle réussite de Léo Ferré dans le genre.





